



Bulletin n° 67
avril 2013

Association des Auditeurs de France Culture

Sommaire

- Éditorial du président	1
- Déjeuner-rencontre avec François Angelier	3
- Histoire de l'AAFC – IV par Danièle Tisserand	7
- Chroniques radio 2, de Philippe Meyer, par A.-M. Petit	9
- Assemblée générales, compte rendu, conseil d'administration	10
- Prochain déjeuner-rencontre avec Abdelwahab Meddeb	12

67^e bulletin de
l'Association des Auditeurs
de France Culture
(ISSN n° 1764-2957)
tiré à 150 exemplaires.
2 euros

EDITORIAL

LA RUMEUR DU MONDE : SUPPRESSION CONdamnEE PAR LES AUDITEURS DE FRANCE CULTURE

Dans l'émission du 19 janvier 2013, Jean-Marie Colombani annonçait qu'il était convoqué, avec son acolyte Jean-Claude Casanova, dans le bureau du directeur qui leur avait signifié la fin de l'émission. Ainsi prenait fin brutalement la meilleure émission de commentaire de l'actualité de France Culture. Rappelons que la rumeur du monde de Jean-Marie Colombani n'était pas née sous les meilleurs auspices. L'émission avait été créée en 2000 par Laure Adler dans le cadre d'un partenariat avec le journal Le Monde. À cette époque, les partenariats avec les journaux se multipliaient, on les qualifiait volontiers d'affermages contraires au service public ; c'était, disait-on, un moyen qu'avait trouvé la direction pour mettre de son côté les groupes de presse et se placer à l'abri de la critique. Par la suite, Jean-Marie Colombani a dû quitter la direction du Monde, il a conservé la fonction de producteur de l'émission qui n'avait de ce fait plus de lien avec le quotidien du (*Suite page 2*)

soir et il a, comme homme de radio, largement fait ses preuves, sa voix susurrante et sa compétence lui ont gagné l'estime des auditeurs.

Quand l'émission a été créée, c'est Alexandre Adler qui assistait Jean-Marie Colombani. L'historien controversé se lançait dans des spéculations aussi aventureuses que stimulantes mais, Alexandre Adler ayant quitté ses fonctions d'éditorialiste au Monde et ayant opté pour Le Figaro, il n'avait plus sa place dans l'émission. Il a été remplacé par Jean-Claude Casanova.

Jean-Claude Casanova n'était pas un inconnu des auditeurs grâce à ses interventions à l'Esprit public de Philippe Meyer. L'autre Corse de l'équipe est un ancien collaborateur de Raymond Barre. Il est le directeur de la revue Commentaires et président de la Fondation des Sciences Politiques. C'est à ce titre qu'il avait été récemment mis en cause par un rapport de la Cour des Comptes qui critiquait sa gestion.

Jean-Marie Colombani, dont les préférences vont aux thèses sociales-démocrates, se caractérisait par la finesse de ses analyses, exprimées sur un ton toujours mesuré qui relevait d'un *understatement* quasi britannique. Jean-Claude Casanova, héraut d'un libéralisme aronien bon teint mais plus polémique et volontiers péremptoire, ne reculant pas devant les arguments d'autorité (confronté à Paul Jorion, il mettait en avant les milliers de livres qui défendaient ses thèses), avait pour lui une bonne expérience de la pratique de l'économie.

Les débats, menés avec méthode, qui faisaient appel à des experts du plus haut niveau, mais pas forcément les plus grandes vedettes, étaient de ceux qui s'efforcent d'explorer le pourquoi du pourquoi et qui vont au-delà de pétitions de principes inlassablement ressassées.

Les réactions face à la suppression brutale de l'émission, qui a été vécue par les auditeurs comme le fait du Prince, ont été unanimement négatives : stupeur, tristesse, déception, incompréhension, indignation, etc. Pourquoi donc supprimer une émission d'une telle qualité, et dont la qualité était si bien reconnue ?

Le directeur de France Culture, Olivier Poivre d'Arvor, qui prétend sans rire que c'est « à regret » qu'il a mis fin à l'émission, affirme que la raison était que Jean-Marie Colombani avait une émission sur France Inter, Questions critiques. De toute évidence, ce n'est qu'un prétexte. Quand on lui a fait remarquer que deux autres producteurs, Laure Adler et Philippe Meyer, avaient eux aussi des

émissions sur France Inter, il a répliqué que ces émissions portaient sur des sujets différents, la chanson pour celle de Philippe Meyer, l'actualité théâtrale pour Laure Adler. Mais cette justification ne convainc pas : l'émission de Jean-Marie Colombani, Questions critiques, est fort différente de La Rumeur ; de format plus court, elle fait appel à une équipe permanente d'intervenants, le traitement des questions est plus rapide, moins approfondi.

Le moins qu'on pourrait attendre d'un directeur est de donner la priorité absolue à la qualité des émissions, et d'en faire le seul et unique critère et de la défendre contre vents et marées. On peut affirmer sans risque d'être dans l'erreur que ce n'est pas ce qui a été déterminant, d'autres considérations qui nous échappent mais que nous subodorons, ont certainement joué. Il s'agissait certainement de recaser une vieille gloire de l'audiovisuel, l'ancienne reine du 20 heures, Christine Ockrent, par ailleurs compagne de l'ancien ministre des Affaires étrangères Bernard Kouchner, qui avait été démise de ses fonctions de l'audiovisuel extérieur à la suite de multiples conflits et d'un bras de fer avec son supérieur hiérarchique Alain de Pouzilhac, s'attribue la tranche horaire laissée libre par la suppression de La Rumeur du monde. Tel est le but de la manœuvre, il sera difficile de nous convaincre du contraire.

Quand on prend connaissance de la présentation de la nouvelle émission : « Le monde se transforme, tout s'accélère, nos certitudes, nos références, nos préjugés en sont bouleversés. Plus rien ne nous reste totalement étranger... », on est pantois devant cette accumulation de banalités pompeuses et creuses et qui jouent sur un registre sensationnaliste bas de gamme.

La nouvelle émission, Affaires étrangères, de Christine Ockrent, se laisse écouter, mais elle est de qualité bien moindre que celle de Jean-Marie Colombani. Elle n'en a pas l'originalité et, si elle fait appel à des experts connus et respectables, elle va moins loin dans l'analyse.

Signalons que lors de notre dernière assemblée générale, les membres de notre association saisis de cette question ont, à l'unanimité des présents, condamné la disparition de La Rumeur du monde.

Henry Fay
Président

Vous pouvez nous joindre :

- ⇒ sur notre site Internet : <http://www.auditeurs-de-france-culture.asso.fr/>
- ⇒ ou par courrier électronique : contact@auditeurs-de-france-culture.asso.fr
- ⇒ ou par courrier postal : **aafe**, Maison des Associations du 3^e, Bte 51, 5 Rue Perrée, 75003 Paris

Vous pouvez joindre France Culture :

- ⇒ par téléphone, au 01 56 40 22 22 (standard) ou par Internet à l'adresse www.franceculture.com
- ⇒ Pour avoir des informations sur les rencontres et émissions en public vous pouvez appeler le 01 56 40 32 30.
- ⇒ Vous pouvez également vous inscrire pour recevoir les programmes des émissions en public et des rencontres en écrivant à : France-Culture - Relations extérieures,
116 av. du Président Kennedy,
Paris Cedex 16.
- ⇒ Vous pouvez signaler vos problèmes d'écoute au service technique de France-Culture : 01 56 40 33 13. Nous vous encourageons à le faire également par courrier ou par courrier électronique (www.radiofrance.fr/services/contact/).
- ⇒ N'hésitez pas à **envoyer** vos impressions, vos suggestions et vos critiques en vous rendant sur le site de France Culture www.radiofrance.fr/chaines/france-culture/contact/ ou à contacter le médiateur de Radio France.

Vous pouvez accéder aux groupes de discussion :

- ⇒ « auditeurfanceculture », à partir du site de l'**aafe** (aafe.free.fr), cliquez sur « liste de discussion ».
- ⇒ « anpr » à partir du site de l'**aafe** (ou fr.groups.yahoo.com/group/anpr/)

❖ ❖ ❖



DEJEUNER RENCONTRE AVEC FRANÇOIS ANGELIER 24 NOVEMBRE 2012

LE PRÉSIDENT HENRY FAY ACCUEILLE NOTRE INVITE ET RAPPELLE QU'A UNE HEUREUSE EPOQUE FRANÇOIS ANGELIER PARTICIPAIT AUX EMISSIONS DE JEAN LEBRUN, OU IL TRAITAIT NOTAMMENT LES SUJETS RELIGIEUX, C'ETAIT LE CATHO DE SERVICE. IL A AUSSI ASSURE UNE MATINALE CONSACREE AU GRAND GUIGNOL, MAUVAIS GENRE S'IL EN EST, ET MALHEUREUSEMENT DISPARU (MAIS L'EXPRESSION GRAND-GUIGNOLESQUE SUBSISTE). IL A ANIME UNE EMISSION INTITULEE « BANDE A PART » QUI, AVANT « MAUVAIS GENRES », TRAITAIT DEJA DE LA BANDE DESSINEE, DU POLAR, DU FANTASTIQUE. MAIS CE N'EST PAS TOUT, FRANÇOIS ANGELIER EST EDEUR DE DEUX COLLECTIONS DE LIVRES RELIGIEUX, ET AUTEUR DE PLUSIEURS OUVRAGES. IL A ECRIT UN ROMAN SOUS LE PSEUDONYME AMUSANT DE FRANÇOIS MAXIME CULPA, ET MEME PLUSIEURS DICTIONNAIRES : L'UN SUR LES VOYAGEURS-EXPLORATEURS, UN AUTRE SUR LES ASSASSINS ET LES MEURTRIERS, UN AUTRE ENCORE SUR JULES VERNE. IL A ECRIT DEUX LIVRES SUR CLAUDEL, UN SUR SAINT-FRANÇOIS DE SALLES, ET PREPARE ACTUELLEMENT UNE BIOGRAPHIE DE MASSIGNON. C'EST AUSSI UN HOMME DES SERIES D'ETE, L'UNE PARTICULIEREMENT BONNE SUR JULES VERNE ET L'AUTRE SUR ALEXANDRE DUMAS, TRES BONNE AUSSI. IL A REALISE QUELQUES EMISSIONS SUR L'HISTOIRE, DONT UNE SERIE SUR LES CHUTES DE ROME EN CINQ CHAPITRES.

ROSE PYNSON : Vous êtes spécialisé dans le « mauvais genre » mais que serait le « bon genre » ?

F.A. : Il faut s'entendre sur ce titre et aussi sur cette appellation. A l'origine, je ne suis pas seul. Avec Emmanuel Laurentin et Jean-Christophe Augier, qui a longtemps assuré magistralement la matinale de France Culture, on a pensé, en 1992, à proposer, à trois, un magazine sur les cultures de genres. On avait chacun une zone d'intérêt, mais l'on considérait qu'il fallait s'avancer groupés pour s'exprimer sur ces sujets. On a fait un projet pour l'été, soumis à Jean-Marie Borzeix, qui n'y était pas sensible, mais on a été soutenus par Laurence Bloch.

L'émission est passée sous le nom de « Bandes à part », qui traitait de ce qui était « à part » des sujets traditionnels de la chaîne. La deuxième année, on a souhaité changer de nom et c'est en 1993 qu'on a adopté le nouveau titre, dont personne ne sait qui l'a trouvé. Dans notre esprit, c'était un titre ironique, au confluent de deux expressions. L'une d'elles est ce que dit Jean Gabin à Delon dans le film d'Henri Verneuil « Mélodie en sous-sol » : « Ne fais pas cela, ça fait mauvais genre. » Et puis cela évoque aussi des genres qui, dans le meilleur des cas, vous font perdre du temps, et dans le pire des cas vous rendent vicieux ou pervers. Cela a duré trois ans, puis on a arrêté, mais cette culture-là était de moins en moins marginale et de plus en plus intégrée. En 1997, Patrice Gélinet, qui me trouvait sous-employé, m'a demandé de soumettre des projets d'émission. J'en ai proposé plusieurs, dont

soit les créneaux étaient déjà pris, soit qui l'intéressaient moins, et c'est celle-là qui a été retenue. Ainsi, j'ai refondé le magazine, qui dure depuis quinze ans, avec un groupe qui a évolué. En résumé, « Mauvais genres » c'est un clin d'œil et une façon de définir le cadre, à savoir les romans policiers, les bandes dessinées, le cinéma. Mais aujourd'hui, cette culture n'est plus marginale et on en parle dans presque toutes les émissions de la chaîne. Ce sont des thématiques totalement acquises.

S'en passer aujourd'hui serait une grave erreur, car ce qui compte n'est pas de les choisir, elles sont partout, mais quel regard doit-on porter sur ces types de production. L'originalité n'est plus dans le sujet mais dans la manière de le traiter. Si l'on voulait changer de titre, il faudrait tout renouveler. On a déjà changé d'horaire, de jour, de durée. Mais elle reste une émission de week-end et plutôt nocturne.

HENRY FAY : *Finalement, l'émission « Mauvais genres » traite de très bons genres. Je pense notamment à une émission sur Otto Preminger, immense cinéaste, une sur Mark Twain, une autre sur Schiffrin, donc de très grands créateurs et compositeurs. Ou bien il y a une porosité entre les genres, ou bien le mauvais genre ne signifie rien. Il y a peut-être de mauvaises œuvres, mais le polar par exemple est un très grand genre. Œdipe à Colone de Sophocle (où celui qui cherche un coupable finit par découvrir que le coupable, c'est lui) n'est-il pas une sorte de polar ?*

F.A. : Certes, ce qui nous guide c'est bien la qualité formelle et la réussite artistique, plutôt que la marginalité ou le caractère transgressif. Je me suis toujours refusé à traiter de productions confidentielles. Il y a deux écueils à éviter. D'une part, l'attitude du fan, du dévot, dont l'intérêt est une drogue, car cela neutralise l'esprit critique et l'esprit d'analyse. D'autre part, il ne faut pas considérer les productions de genres comme symptomatiques d'une maladie. On reste entre les deux, en considérant que ce sont des œuvres authentiques qui méritent une analyse esthétique, qu'elles sont le résultat d'un processus de création et qu'il ne faut pas les hiérarchiser par rapport aux autres genres mais les traiter avec la même ferveur et le même engagement. On évite le côté coquin. Donner dans l'encanaillement serait l'échec du projet « Mauvais genres ». Ainsi, on parle des mollets de Tarzan comme on parlerait de ceux des créatures de Michel-Ange. Tarzan est un bon exemple ; on en a parlé avec l'universitaire Mathieu Letourneux dans le but de comprendre son rôle dans l'histoire américaine et dans la mythologie contemporaine.

DANIELE TISSERAND : *En tant qu'auditrice, je fais la différence entre les émissions sur les auteurs grand public et celles sur des thèmes ou des séries B que je ne connais pas et qui souvent ne m'apprennent malheureusement rien, car elles semblent s'adresser à des connaisseurs.*

F.A. : C'est effectivement une question qui peut se poser. Certaines émissions sont un peu opaques parce qu'elles sous-entendent une culture du sujet. Comme on fait intervenir des acteurs qui sont totalement dans leur sujet, il faudrait faire un cadrage peut-être plus approfondi. Mais il y a différents types de public et on ne peut pas toujours remonter trop en amont pour présenter un sujet. Les émissions couvrent un nombre important de champs et qui sont tous de plus en plus complexes. Mon rôle est de trouver les intervenants les plus compétents sur le plan du savoir et les plus compréhensibles dans leur discours, ce qui n'est pas toujours évident.

Par exemple, ce soit l'émission porte sur la bande dessinée avec Jean-Christophe Menu qui est un des leaders du graphisme d'avant-garde en France. Je ne suis pas assez connaisseur pour me passer d'un spécialiste qui, lui, aura des années de fréquentation et de connaissance. Je dois déléguer un peu et organiser le débat. Aujourd'hui la production est telle qu'on ne peut dominer qu'un ou deux secteurs du domaine du mauvais genre. D'autant que tout ce qui s'est écrit fait l'objet d'un travail patrimonial considérable qui aboutit à d'importantes rééditions. Les Editions du Masque, par exemple, rééditent des raretés des années 1900, exhumées par des universitaires. Face à une telle masse, il faut s'organiser et surtout avoir des têtes chercheuses, à la fois très au courant de ce

qui se fait aujourd'hui et pouvant les considérer dans une perspective historique. Se contenter d'une vue superficielle serait en dehors de la mission de France Culture. On ne cherche pas à traiter ces sujets sous l'angle de l'amusement mais sous celui d'une évaluation historique et esthétique, comme l'on parlerait de Goethe et de Verlaine. C'est à dire pour transmettre des sentiments, présenter, expliquer et délivrer des analyses.

HENRY FAY : *Finalement, les mauvais genres ne sont-ils pas tout simplement ceux qui ne conduisent pas à l'Académie Française ?*

F.A. : D'une manière générale, on pourrait dire cela comme ça. Mais n'y a-t-il pas des académiciens qui, à un moment ou à un autre de leur carrière, ont versé dans le mauvais genre ?

ANNE-MARIE PETIT : *Il y a Marcel Brion.*

F.A. : Oui, c'est un très bon exemple. C'est un homme très brillant et qui a beaucoup parlé à la radio, le père de Patrick Brion, de Françoise Brion. Il est l'exemple type d'une époque où la question ne se posait pas. Avant la création de France Culture en 1963, il y avait à la radio des débats sur tous les sujets, sur la peur, le fantastique, le policier, et cela sans condescendance, avec de grands écrivains comme André Pieyre de Mandiargues ou Emmanuel Berl. Je pense que le surréalisme, légitimé par Gallimard, avait encore une puissance d'action. Dans les années 1970, Olivier Germain-Thomas produisait une émission intitulée « Rétro » qui opérait des regroupements d'archives autour de thèmes donnés. Je me souviens d'avoir travaillé sur le thème des miracles, et sur les conteurs fantastiques, et d'avoir retrouvé parmi les archives radio des années 50-60, une quantité de discussions mettant en scène des figures officielles comme Maurice Rheims ou Jean Cocteau qui s'exprimaient sur de mauvais genres. Cocteau, par exemple, était un académicien néoclassique qui, pourtant, préférait des livres sur les soucoupes volantes, adressait des lettres de soutien à San Antonio, réalisait de grands films fantastiques. A un moment, il y a eu une disjonction entre les genres et aujourd'hui on essaie de recoller un peu les pots cassés.

ANNE-MARIE PETIT : *Y a-t-il des liens pour vous entre la religion et le mauvais genre ?*

F.A. : En permanence, mais la religion c'est vaste, et à l'intérieur de la religion il y a le bon et le mauvais genre. C'est à dire qu'il y a des manières orthodoxes, hiérarchiques, paisibles de vivre sa religion et des manières moins orthodoxes, moins paisibles et souvent plus romanesques de la vivre qui sont celles qui m'intéressent. Je suis de formation catholique et en phase sur cela avec

Jean Lebrun et Philippe Meyer. Ce qui m'a toujours intéressé, ce sont les marginalités, et notamment les marginalités religieuses. Dans le monde de la foi, ce sont les mystiques qui sont redoutés par les Eglises car ils vivent directement leur contact avec la divinité. Pour moi, il y a un mauvais genre généralisé qui va de Sainte Thérèse d'Avila à Marilyn Monroe, ce qui ne me pose personnellement aucun problème.

HENRY FAY : *Est-ce qu'un jour, dans le cadre du mauvais genre, vous ferez une émission sur la Bible ?*

F.A. : La Bible, on en parle tout le temps sans en parler. A partir du moment où vous travaillez sur un objet culturel anglo-saxon, vous êtes en permanence dans la référence biblique ; elle inonde le polar, le fantastique, le cinéma. Prenons l'exemple récent de l'émission que nous avons faite sur « La Nuit du chasseur », film tiré du roman de Davis Grubb. C'est l'histoire d'un pseudo prédicateur qui écume la province pour détrousser les veuves. Des tatouages sur ses doigts lui permettent d'exhiber la lutte entre la haine et l'amour. Dans les œuvres anglo-saxonnes on est dans un monde biblique en permanence. Faire une émission sur la Bible en tant que telle, ce serait autre chose. Mais on a évoqué certains thèmes à résonnance biblique : on a parlé de Sodome et Gomorrhe, de l'Apocalypse. Ce qui nous intéresse, c'est davantage de montrer que c'est dans la manière de vivre ces sujets, de fantasmer la religion, que le mauvais genre apparaît, plutôt que dans les écrits eux-mêmes. Dans nombre d'œuvres on ne manque pas de prédicateurs fous, de messies absurdes, de serial killers commissionnés par le ciel ou par l'enfer, pour baigner dans un monde biblique.

DOMINIQUE CHASSAING : *Est-ce que vous avez déjà traité la bande dessinée pour enfants ?*

F.A. : Cela nous est arrivé, mais ce n'est pas notre rôle, car il y a une émission spécialisée dans la littérature enfantine sur France Culture. Pourtant, on a traité des genres tous publics, par exemple Fantômette, Spirou, Tintin. On a fait un entretien avec Yvan Delporte, parlé de la grande exposition Franquin à La Villette, de Tony Ungerer, grand auteur de livres pour enfants.

ROSE PYNON : *J'aurais voulu une analyse claire du tabou de la bande dessinée à une certaine époque. Dans ma génération, par exemple, la BD était interdite aux filles. Quel était le sens de ce refus et comment est-on passé d'une BD méprisée psychologiquement et moralement à un phénomène culturel ?*

F.A. : On a d'abord connu un moment de liberté ; par exemple c'était le cas aux Etats-Unis dans les

années 30. Puis il y a eu le Code Hays qui interdisait toutes les attitudes suggestives. En France, c'est la loi de 1949 qui a cherché à moraliser et à purifier la BD, soutenue à la fois par le PCF et l'Eglise. Les deux obédiences, communiste et catholique, considéraient l'image comme dangereuse et se partageaient la mainmise sur les revues illustrées pour enfants. Mais il y a eu une évolution, d'abord avec l'école franco-belge, Tintin et Astérix, puis avec un élargissement de l'inspiration. Maintenant, Tardi passe au Journal télévisé à propos d'une bande dessinée sur l'histoire de son père prisonnier en Allemagne. Une sorte d'acclimatation s'est opérée, comme pour le jazz ou le rock.

HENRY FAY : *Dans certains milieux, Tarzan et Les Pieds Nickelés étaient interdits et dans les familles catholiques, le monopole était réservé à Tintin. L'idée était que la bande dessinée empêchait de lire d'autres livres, ce qui n'est peut-être plus le cas.*

F.A. : Oui, il y avait une espèce de privilège absolu du texte.

DANIELE TISSERAND : *Cette évolution des mentalités n'est-elle pas le symptôme de l'extrême américanisation des esprits, qui pousse à exprimer tout conflit en termes de lutte du Bien contre le Mal ? Et qui consacre le triomphe de l'idéologie protestante américaine, selon laquelle le plus fort est le meilleur, ce qui n'est pas le cas dans la vie ?*

F.A. : Certes, cela correspond à une certaine époque de la puissance américaine, où la BD traditionnelle exalte le héros vengeur. Mais on peut arrêter le criminel sans que le Bien triomphe. Si le Comics américain traditionnel reste dans la droite ligne du moralisme protestant, aujourd'hui cela a changé, c'est moins clair. Des forces s'affrontent comme dans le manga japonais, mais le mélange du Bien et du Mal est plus compliqué. Et dans le polar français, par exemple Fantomas, le paysage moral est plus brouillé. Le néo-polar des années 70, le polar politique, réintroduit une dimension morale qui est intrinsèque à toute cette culture. Mais si vous sortez des figures emblématiques du monde américain, c'est moins clair. Dans le cadre américain on a, il est vrai, le jour contre la nuit, le bien contre le mal, ce genre d'idéologie.

ROSE PYNON : *Je voudrais avoir votre opinion sur le roman-photo, qui revient à la mode. Est-ce que c'est un signe de mauvais goût ou de mauvais genre ?*

F.A. : Dans le roman-photo, il y a aussi le bon et le mauvais genre. Des publications comme Nous Deux ou Confidences présentaient des romans photos romanesques et sentimentaux lisibles par tous les publics. Mais il y avait aussi le roman-

photo italien, pour militaires, érotique, sadique et très mauvais genre. Aujourd'hui, un certain charme désuet joue, qui fait que certains univers sont devenus d'une poésie kitsch. On redécouvre une culture effacée. Il est ré-actualisable puisqu'on peut le reprendre en le détournant, le décadrant. Cela participe d'une inspiration entre le rétro et l'expérimental, on se sert d'une forme, d'un concept dont on fait ce que l'on veut.

DANIELE TISSERAND : *Je me demande s'il n'y a pas dans le mauvais genre une dominance des thèmes qui intéressent les garçons ?*

F.A. : Certes, les fantasmes masculins dominant, c'est pourquoi la science fiction et la bande dessinée ont mis beaucoup de temps à se féminiser. Cela n'a pas été le cas du polar, dont beaucoup de grands auteurs sont des femmes. Mais il y a aujourd'hui une bande dessinée féminine.

ANNE-MARIE PETIT : *Je me souviens d'avoir été étonnée par votre émission sur Lovecraft, car j'y ai appris que la science fiction pouvait avoir des dimensions idéologiques fascisantes.*

F.A. : Lovecraft est un personnage considérable. Il est mort à la fin des années 30 et a été redécouvert après la guerre par Jacques Bergier, qui était loin d'être nazi. C'est « Présence du Futur » chez Denoël, et surtout les Cahiers de l'Herne qui l'ont consacré comme un monument du fantastique en France, davantage qu'aux Etats-Unis. C'est seulement à la publication de ses lettres chez Bourgois qu'on a découvert un personnage d'un racisme délirant, et fasciné par le III^e Reich. Il prônait la supériorité de l'homme blanc et soutenait une vision du monde cosmogonique et archaïsante. Ses nouvelles mettent en scène le

retour des anciens dieux qui ont perdu le pouvoir. C'est un anti-chrétien radical, il considère le christianisme comme une caricature et part en quête d'une source perdue, avec le mythe de la suprématie d'une race future. Il est d'un mauvais genre total.

UN PARTICIPANT : *Comment expliquez-vous la misogynie et le racisme de Tintin, par exemple dans « Tintin au Congo » ?*

F.A. : Je ne l'explique pas, mais Hergé est plutôt moins raciste que l'Etat belge. Il participait de la société belge, dont le roi possédait personnellement le Congo et y commettait les exactions qu'il voulait. Hergé a été antisémite pendant la guerre, mais il en a fait plutôt moins que d'autres. Quant aux héroïnes féminines, elles ne peuvent avoir de vraie place dans un monde masculin comme celui de Tintin.

DOMINIQUE CHASSAING : *Pourquoi ce générique ?*

F.A. : C'est un générique que je revendique à cent pour cent et dont je suis très content. Pour une émission comme « Mauvais genres » il faut que le générique constitue un sas, et je voulais éviter un générique anodin qui se contente d'être anecdotique. Je me suis basé sur des affects aussi universels que la peur, le rire, avec des sons plutôt que des mots. Le premier générique était extrait de « La Momie », le film de Karl Freund, au moment où l'archéologue voit la momie d'avancer vers lui. Son rire est celui d'un homme qui bascule dans la folie. Le dernier est puisé dans « Les Diaboliques » de Clouzot. Véra Clouzot, qui joue la femme de Paul Meurisse et qui croit l'avoir tué, le voit sortir de la baignoire et crie de frayeur en mourant d'une crise cardiaque. Clouzot est un de mes cinéastes préférés.

NOUS SOMMES TRES RECONNAISSANTS A FRANÇOIS ANGELIER D'AVOIR BIEN VOULU REpondre A NOTRE INVITATION ET A NOS QUESTIONS AVEC AUTANT DE GENTILLESSE ET DE BONNE VOLONTE.

❖ ❖ ❖

HISTOIRE DE L'AAFC

IV - DES MENACES MISES A EXECUTION 1999 – 2003

C'est en avril 1997 que nous avons reçu le rapport d'Arnaud Tenèze sur France Culture, dont les préconisations allaient à l'encontre de la particularité culturelle de la chaîne. Et c'est en février 1999 que Jean-Marie Cavada, nouveau président de Radio France, affirmait dans Télérama : « France Culture doit expliquer, témoigner, proposer des solutions aux problèmes de société et ne pas se contenter de la culture dominante défendue par un petit nombre de gens repliés sur eux-mêmes. » J'avais noté dans le précédent épisode, la mauvaise impression que nous avait faite cette formulation à la fois d'inspiration libérale : Supprimons les dépenses qui ne rapportent rien et investissons dans les entreprises qui font du profit (aujourd'hui, cela se dit : qui ont un modèle économique), matinée d'un vocabulaire stalino-gauchiste : les gens de peu se moquent bien de la culture des élites. Nous pensions que, riches ou moins riches, de droite ou de gauche, nous avions envie d'entendre parler ceux qui savent de quoi ils parlent, savants, professeurs, artistes, plutôt que des communicants qui ne connaissent que l'augmentation des parts de marché.

Dès juin 1999, nous invitons Laure Adler à une journée d'études ; nommée depuis septembre 1998, elle a remplacé Patrice Gélinet après seulement une année de fonction, mais fait fonctionner la grille de son prédécesseur. Nous pensions prévenir ainsi de nouvelles dérives. Des producteurs, dont Arnaud Laporte, y participent et beaucoup d'adhérents témoignent avec enthousiasme de ce qu'ils aiment et attendent de la chaîne. La réunion semble très fructueuse.

Las ! Les auditeurs sont d'autant plus consternés par la nouvelle grille de septembre 1999 que Laure Adler semblait les avoir entendus. Le courrier afflue à l'association et le personnel de France Culture se met en grève. En septembre 1999 circule une pétition émanant d'un comité de Résistance des Artistes pour Radio France, qui lance un appel pour la défense de la création dramatique radiophonique à France Culture. Cet appel recueille un nombre important de signatures, parmi lesquelles celles de Claude Piéplu, Francine Bergé, Jean-Pierre Cassel et de nombre d'artistes connus ou moins connus que nous entendons sur France Culture. Rappelons que France Culture est le premier employeur de comédiens en France.

Le 21 octobre 1999, l'association est reçue par Laure Adler qui fait état de contraintes et de la nécessité de modifier une grille immuable depuis vingt ans. On lui fait remarquer qu'elle n'arrête pas

de changer. Elle promet des réaménagements en janvier. L'association continue donc à faire plus que jamais le lien avec les auditeurs en publiant leurs courriers de protestation dans son bulletin. Les rencontres au Café de Cluny se poursuivent, où les auditeurs mécontents peuvent échanger. Un article critique est publié dans Le Monde par Henry Faÿ sous le titre « Halte à la banalisation » en novembre 1999.

Mais les débats sont houleux lors de l'AG de novembre 1999, car la déception est grande. Nos adhérents se sentent trahis par la direction de la chaîne qui semblait abonder dans leur sens, et ils se demandent à quoi sert notre association, si elle n'est pas capable de peser sur le pouvoir. Des divergences se font jour, qui ne portent pas sur ce que nous attendons de France Culture mais sur les actions à mener pour faire reculer la direction. Certains trouvent que l'association se contente des bonnes paroles qui viennent d'en-haut et qu'elle devrait passer à des actions plus offensives, manifestations, pétitions, tracts, interpellations. D'autres refusent d'avoir l'air d'affronter directement les décisions de France Culture.

Le 14 décembre 1999 a lieu en direct dans l'émission de Jean Lebrun « Pot au feu », une confrontation très vive entre des auditeurs et Laure Adler, qui se défend bien mal, sinon en se posant en victime.

Des auditeurs révoltés, parmi lesquels certains de nos adhérents, créent une nouvelle association : le Rassemblement des Auditeurs Contre la Casse de France Culture (RACCFC), animée par Antoine Lubrina, instituteur en prison, et à laquelle participent des intellectuels tels que le philosophe Charles Alunni et les sociologues Serge Halimi et Patrick Champagne. Ce mouvement organise des manifestations à l'occasion d'émissions en public de France Culture, par exemple au Théâtre de l'Odéon, ce qui effraie France Culture qui annule une émission, et nombre de nos adhérents qui souhaitent se dissocier du RACCFC. Nombre d'autres, découragés, quittent l'Aafc.

En janvier 2000, le réajustement de la grille a bien lieu mais il est jugé très insuffisant par les auditeurs qui nous contactent. Aux heures de grande écoute ils déplorent une prolifération des interventions promotionnelles, ainsi qu'un manque de recul face à l'actualité.

L'Aafc, qui s'était dotée d'un site internet, le réhabilite pour répondre plus efficacement aux demandes des auditeurs, notamment en leur expliquant la marche à suivre pour réécouter les

émissions, ce qui à l'époque était possible mais compliqué.

En avril 2000, l'Aafc rencontre à nouveau Laure Adler. Olivier Villey, notre président d'alors, Henry Faÿ, notre président actuel, et Philippe Attey sont écoutés attentivement par la directrice qui abonde dans le sens des critiques des auditeurs. Par souci démocratique, honnêteté intellectuelle, et pour convaincre la direction nous lançons une quatrième enquête en mai 2000.

En décembre de la même année, le RACCFC organise une manifestation, place du Palais-Royal, pour aller porter une pétition de plus de 2500 signatures au Ministère de la Culture. Beaucoup de producteurs et certains de nos adhérents y participent. Sur ses tracts, le RACCFC appelle les auditeurs à rejoindre les associations d'auditeurs, dont la nôtre, mais il est également soutenu par des associations telles que l'ACRIMED (Action Critique Média) ou Délit d'Initiées que d'aucuns trouvent trop à gauche. Ils loueront également un stand à la Fête de l'Humanité en 2002 et 2003, manifesteront au Festival d'Avignon et inonderont les pouvoirs publics de lettres de protestation. Cette activité intense réjouit certains et en affole d'autres.

Début 2001, Olivier Villey ne se représente pas et c'est Georges Madar qui est élu président. La Semaine de Radio France, que nous avions obtenue en 1995 après l'avoir réclamée dès les débuts de notre association en 1983, disparaît. Les réunions d'auditeurs ont lieu au Horse's Tavern, à Paris. Le RACCFC, lui, continue son action par des bulletins, tracts, meetings, et se réunit au Sorbon. L'Aafc modifie ses statuts pour permettre un vote par correspondance. Le 7 mars 2001, le RACCFC organise un débat à la Bourse du Travail, avec des intellectuels et des représentants des syndicats de France Culture. Y interviennent des comédiens que nous entendons régulièrement sur la chaîne, comme Laurent Lederer, et des intellectuels travaillant sur les médias, des professionnels de la culture qui décrivent la déstructuration du service public, par exemple dans les sociétés de production audiovisuelles, la SFP notamment. Ce débat réunit des centaines de participants.

Le 13 juin 2001, l'Aafc est reçue par Laure Adler. Nous nous concentrons sur les problèmes les plus urgents. Echaudés par les manipulations de la direction, nous attendons d'avoir des arguments massus sur le fond avec notre enquête et nous réclamons d'abord le rétablissement de la revue qui annonçait les programmes de France Culture et le règlement des problèmes de réception. La direction agréée à propos de la revue et nous fait exposer les difficiles problèmes d'émetteurs par des techniciens. Nous espérons donc et reportons la discussion de nos arguments de fond à notre prochaine entrevue avec Clarisse Dolfus, chargée des relations avec les auditeurs, pour lui faire part des résultats de notre enquête qui a demandé un

gros travail à nos adhérents et à laquelle des statisticiens professionnels ont collaboré.

Les résultats sont clairs : les auditeurs souhaitent entendre ce qu'ils n'entendent pas sur les autres chaînes et plutôt des émissions qui approfondissent un sujet que celles jouant au patchwork pseudo culturel.

Septembre 2001. La grille est un peu modifiée et Laure Adler s'adjoint Laurence Bloch comme directrice des programmes. Cette nomination suscite des espérances car Laurence Bloch a été l'adjointe de Jean-Marie Borzeix. Mais les discussions vont bon train à l'Aafc. Certains souhaitent que l'association exige de participer à l'élaboration de la grille, d'autres pensent que ce n'est que de la poudre aux yeux et que la dérive risque d'être encore plus insidieuse. Olivier Villey, ancien président, fait remarquer que plus la chaîne s'adjoint des journalistes comme intervenants et des journaux ou hebdomadaires comme partenaires, moins nous pourrions nous manifester dans les médias. Nous comptons toujours sur nos enquêtes pour nous faire écouter si ce n'est de la direction, du moins des hommes politiques.

A propos du RACCFC, on déplore ses manifestations folkloriques (défilés, pancartes) mais on envie sa capacité à mobiliser des intellectuels dont l'analyse nous semble juste, comme Patrick Champagne. D'autres encore pensent qu'il ne faut pas se rapprocher des syndicats de Radio France comme le fait le RACCFC mais essayer de regagner la confiance de la direction. C'est la position, notamment, de Charles Genet qui va être élu président en février 2002.

En 2002, sous l'impulsion de Charles Genet et de Benoît Beyer de Ryke, auditeur belge, nous nous mobilisons contre la suppression d'une fréquence qui permettait aux auditeurs belges d'entendre France Culture. Une pétition recueille beaucoup de signatures en Belgique. L'Aafc est reçue par Laure Adler et Jean-Marie Cavada qui soutiennent tout à fait notre action. La pétition est soumise aux autorités belges, mais la fréquence sera finalement supprimée.

A partir de février 2002, la décision a été prise par la chaîne de compresser le son plutôt que de construire de nouveaux émetteurs. Les appareils à compresser coûtent cher, mais ils permettent d'émettre pus loin en augmentant la puissance. Le prix à payer est la diminution du relief acoustique. Le beau son de France Culture désormais a vécu, et Michel Chion, le grand spécialiste universitaire du son, le déplore publiquement lors d'une émission en public de Jean Lebrun.

En septembre 2002, la grille est de nouveau remaniée et Médiamétrie affirme que l'audience s'améliore, bien que celle-ci reste dans la limite de la marge d'erreur. L'association, qui adopte une ligne de conciliation, demande à Radio France et à l'INA de mettre à la disposition du public les archives de France Culture. A l'époque, on ne

pouvait pas encore les télécharger. L'association travaille à une nouvelle enquête !
Donc, en 2003, nous dépouillons notre énième enquête et reprenons nos déjeuners-rencontres un temps suspendus. En juin, nous rencontrons avec plaisir Les Décaqués, dont le regretté Bertrand Jérôme. Et notre enquête constate les mêmes regrets que précédemment :

- Diminution de la diversité de sujets et de celle des formes.
- Abandon du patrimoine sonore.
- Diminution de la création.
- Morcellement de l'émission du matin.
- Injonction à consommer des produits culturels.

C'est en 2003 que Médiamétrie publie 680.000 auditeurs quotidiens de France Culture, apparemment en augmentation, mais le mode de calcul a changé, ce qui ne permet pas la comparaison.

Est-ce toujours « notre » France Culture ? Oui, bien sûr, mais pas vraiment non plus. Dès lors, une nouvelle ère s'annonce où l'on va nous faire endosser le rôle de nostalgiques, puisque nous semblons avoir abandonné celui de combattants.

(A suivre...)

Danièle Tisserand

❖ ❖ ❖

« LE FUTUR NE MANQUE PAS D'AVENIR » (CHRONIQUES RADIOPHONIQUES - 2)

DE PHILIPPE MEYER.

EDITIONS GALLIMARD 1999. COLLECTION FOLIO 2000 N° 3162

PAR ANNE-MARIE PETIT

Sur une centaine d'événements, faits et anecdotes survenus en France ou ailleurs (Angleterre, Belgique, Italie, Québec, Suisse, U.S.A.), l'auteur donne une suite pleine de drôlerie à ses *Chroniques matinales* (1994). Il les poursuivra plus tard avec *Les Progrès du progrès* (1996) ou *Du Futur faisons table rase* (2000).

Mais quel est donc cet homme qui s'amuse à rechercher les situations aberrantes, les actions individuelles ou institutionnelles dérisoires pour mieux en saisir la vanité et le ridicule alors que d'autres s'en seraient offusqués ? Au contraire, lui a le chic pour en dénicher les travers et curiosités farfelus dans l'ordinaire de nos vies et prélever « ces petites perles du matin » (Luc de Saint Elie) qui réjouissent nos réveils et font oublier l'âcreté de l'horloge. Tour à tour documentariste, éditorialiste /chroniqueur, acteur et auteur-interprète de spectacles médiatisés, cet homme-orchestre a fait ses débuts comme expert « d'un service de recherches en psychiatrie ». Il a ensuite rédigé « une thèse d'histoire des mœurs sous la direction de Ph. Aries », tous traits qui ont dû aiguïser son regard à traquer le non-sens avec une vigilance pleine d'humour !

Comment procède-t-il ? Simplement en journaliste qui consulte la revue de presse / rubrique Faits divers. Il en retient ces perles-bévuës qu'il observe minutieusement pour en démonter les mécanismes, réels ou illusoire. Il y découvre des

comportements, des non-dits, relève des incohérences ou des extravagances. Puis il relate les faits avec la pointe d'ironie et de flegme qui caractérise le chroniqueur soucieux de ne pas diluer ses propos en paroles inutiles et fait entendre le fameux : « Je vous souhaite le bonjour. Nous vivons une époque moderne ».

Mais laissons libre cours à quelques uns de ces jeux invraisemblables suggérés par des faits bien réels eux. Le premier concerne les « balles propres », sans mercure, méthane ni plomb » (p.87) dont parle le *New Nordic Technology* pour dire combien elles seraient plus respectueuses de l'environnement. Notre toutologue narquois reprend l'argument pour affirmer « qu'elles amélioreraient à un point tel la qualité de la vie, qu'elles seraient capables de transformer une mort violente en décès écologique... Nul doute qu'il n'existe des conflits et marchés adaptés dans le monde à ce genre de projectiles ». Argument que le réel confirme quelques pages plus loin (p.223-224) avec le laxisme dont semblent jouir certains établissements anglo-saxons, détenteurs d'armes blanches dont élèves et adolescents pleins de fougue se révèlent toujours preneurs pour intimider enseignants et direction. « Dans la seule ville où le malheureux principal a été trucidé 4.804 poignards et couteaux à cran d'arrêt ont été récoltés. Certains observateurs suggèrent que des pourparlers soient ouverts ».

Autre nouvelle, étonnante de vérité elle aussi, concernant ces « fonctionnaires transalpins » (p.73-74) qui ont distribué de 1979 à 1991-92 des pensions de complaisance à « des aveugles conduisant voitures, des sourds répondant au standard, des infirmes moteurs professeurs de body-building, des tétraplégiques parachutistes » dont la plupart se sont révélés amnésiques lorsqu'il fallait donner la date de la visite médicale qui avait authentifié leur malheur ! Ou encore ces agents du Ministère de l'Agriculture de l'île de Man (p. 99-100) « qui avaient payé rubis sur l'ongle des queues de lapins de boucherie ou celles de peluches enfantines vendues par des réseaux d'escrocs » afin que champs et cultures ne soient plus infestés de léporidés. Une chasse incontrôlée qui coûta 900.000 francs de l'époque aux autorités publiques et déclencha une enquête sur la probité des bouchers, des enfants et de l'île entière.

Que dire encore de ces deux brèves qui montrent que « les seules frontières que l'on puisse reculer sont celles de la sottise » (p. 153)... Ainsi cette maison de retraite du nord de la France qui invitait des familles à déposer leurs vieux ou vieilles avant le 31décembre « pour bénéficier d'un séjour au Maroc, en Tunisie ou aux Baléares » (p.155- 156),

ou « cette Italienne qui s'était rendue chez le juge pour remplir un formulaire d'abandon accompagné d'une autorisation d'adoption parce que son petit Orlando, 9 ans était devenu insupportablement gênant à la suite du décès de ses deux parents ».

Bien entendu il y a d'autres exemples plus légers dans leur critique, même « s'ils fournissent d'abondants sujets de méditation sur le spectacle quotidien de la bêtise humaine » (p. 173-174). Ainsi cette requérante qui adresse cette simple demande au Garde des Sceaux « substituer le nom de Dieu à celui de son patronyme » ou ce jargon pour « cultureux de Mortagne » (p.81- 82) qui invite la fine fleur du monde intellectuel français à se «déterritorialiser » lors d'un pique-nique « qui garantira une qualité d'affects et d'émotions que le tourisme vulgaire interdit ».

On le voit, le progrès fait rage, c'est pourquoi, Auditeurs sachant auditer et désireux que le ciel vous tienne encore en vie, il faut espérer que ces moments d'humour nous éclairent sur nous-mêmes autant que sur les autres afin de tourner en dérision le dérisoire et que le bras du désarroi soit le plus souvent armé de joie.

A-M. P.

❖ ❖ ❖

ASSEMBLEES GENERALES DU 16 MARS 2013

COMPTE RENDU

Une assemblée générale extraordinaire a d'abord lieu pour décider du changement ou non de nos statuts (Article 7, alinéa 4). Le décompte des voix est effectué et le résultat donne 54 voix pour, 2 voix contre et 8 abstentions pour 64 votants. La modification des statuts est donc adoptée et la nouvelle rédaction de l'Article 7, alinéa 4 de nos statuts, en date de 2009, est la suivante : « Le nombre total des mandats n'est pas limité. Toutefois, un membre du conseil d'administration ne peut exercer plus de cinq mandats consécutifs. »

Ensuite, l'assemblée générale ordinaire est ouverte. Le président Henry Fay commente le rapport moral et remercie Claude Gilbert, membre du conseil d'administration, pour sa disponibilité dans la confection du bulletin. Il regrette la disparition de l'émission de Jean-Marie Colombani le samedi : « Le moins qu'on pourrait attendre d'un directeur est de donner la priorité absolue à la qualité des émissions, et d'en faire le seul et unique critère de présence à l'antenne d'une

émission, ce qui de toute évidence n'a pas été le cas. »

La trésorière, Danièle Tisserand, commente le rapport financier en précisant que nous avons suivi le bilan prévisionnel en ne dépassant pas le montant de nos adhésions de l'année, afin de préserver nos économies. Le montant des frais divers correspond aux frais des trois déjeuners rencontres pour lesquels nous payons 10 euros par convive pour la location de la salle, le complément de menu et le repas des invités.

Nous échangeons à propos de l'émission de Jean-Marie Colombani, dont tout le monde déplore la disparition brutale, et nous comparons les critiques de nos adhérents concernant les émissions du matin, ou les erreurs sur le sujet de la papauté. Nous évoquons la nouvelle radio internet, France Culture Plus.

Pour ce qui est de l'association, on regrette la stagnation du nombre des adhérents, 130 environ. On déplore de n'avoir pas eu le temps et les capacités techniques de s'occuper du site de

l'association. On propose d'envoyer des grilles des programmes de France Culture aux adhérents.

A l'occasion des 50 ans de France Culture, on pourrait récolter, nous aussi, (comme le demande la chaîne) des témoignages d'auditeurs anciens ou nouveaux.

Le vote pour le conseil d'administration 2013 a ensuite lieu. Le dépouillement donne les résultats suivants, sachant qu'il y a 64 votants.

- Rapport moral : adopté par 61 voix pour et 3 abstentions.

- Rapport financier : adopté par 58 voix pour et 6 abstentions.

- Sont élus au conseil : Henry Faÿ (61 voix), Claude Gilbert (61 voix), Laté Lawson (58 voix), Françoise Legré-Zaidline (55 voix), Hubert Liénart (62 voix),

Juliette Murray (59 voix), Anne-Marie Petit (60 voix), Danièle Tisserand (59 voix).

Après un petit verre de convivialité partagé par l'ensemble des présents, le conseil d'administration se réunit, pour élire son bureau.

Sont élus :

- Président Henry Faÿ,

- Secrétaire Claude Gilbert (bulletin et annuaire), - Trésorière Danièle Tisserand,

- Webmestre Juliette Murray.

- Hubert Liénart assurera les enregistrements des déjeuners rencontres. Il fera l'acquisition d'un dictaphone moderne.

Claude Gilbert entrera en relations avec Longueur d'Ondes, à Brest.

VŒU POUR 2014

A l'occasion de l'anniversaire des 50 ans de France Culture le Bureau formule le vœu suivant :

« NOUS AVONS PENSE QUE CE QUI NOUS FERAIT LE PLUS PLAISIR SERAIT DE RENCONTRER AUTOUR D'UNE COLLATION LES ANCIENNES VOIX QUI NOUS ONT FAIT VIBRER ET QUE NOUS N'ENTENDONS PLUS. SI CETTE IDEE REÇOIT L'AGREMENT DES ADHERENTS, ECRIVEZ-NOUS VITE EN NOUS SOUMETTANT DES NOMS, OU TELEPHONEZ AU 01 39 89 86 96, AFIN QUE NOUS CONTACTIONS CES « VEDETTES » ET PUISSIONS LES INVITER L'ANNEE PROCHAINE A UNE RENCONTRE ; VOUS POURREZ AINSI LEUR PARLER, LES CONGRATULER, LES QUESTIONNER. »

Nous attendons vos propositions.

La séance est levée à 18 heures.

MILLE EXCUSES

Certains de nos adhérents ont dû payer une surtaxe sur l'envoi du matériel de vote. Cela est dû à un dysfonctionnement indépendant de notre volonté d'une machine postale qui nous accordait par erreur un tarif favorable. Nous en sommes désolés.

Les destinataires ainsi taxés pourront déduire ce montant de leur prochaine adhésion, ou demander le remboursement en téléphonant à la trésorière au 01 39 89 86 96.

Danièle Tisserand

ADHESION

Nous avons besoin de votre soutien. N'oubliez pas l'adhésion 2013 après avoir soigneusement rempli le bulletin ci-joint



(Photo Wikipédia)

univers culturels, cette émission couvre tous les domaines de la culture, la philosophie, les lettres anciennes et modernes, les arts plastiques, la sociologie, l'urbanisme, l'architecture, etc. etc.

Abelwahab Meddeb est un grand connaisseur des références islamiques présentes dans la culture occidentale, il cite volontiers *Le Divan* de Goethe, *Le Fou d'Elsa* d'Aragon. Sa pensée s'abreuve à la philosophie allemande de la modernité. Il s'est trouvé rattrapé par l'actualité. Horrifié par certaines dérives qui se font au nom de l'islam, il réagit avec une exceptionnelle fermeté. Sa pensée n'est ni molle ni consensuelle, il ne cherche pas à nier qu'il y ait dans ce qu'il appelle « la maladie de l'islam » des germes dans le texte coranique et il en appelle, pour lutter contre ces dérives, à la constitution d'un réseau de libéraux musulmans.

C'est pourquoi nous serons heureux et flattés de l'accueillir et de rencontrer les auditeurs de l'Aafc lors de notre prochain déjeuner.

LE SAMEDI 1^{ER} JUIN 2013 – A 13 HEURES

Nous aurons le plaisir de recevoir Abdel Wahab Meddeb

Nous vous proposons de nous retrouver au restaurant **Le François Coppée**

1 Bd du Montparnasse – 75006 Paris – 01 47 34 72 70

Métro Duroc, Sèvres – Lecourbe ou Montparnasse

Le plat principal sera une viande ; merci de nous préciser si vous préférez un poisson

Par personne : 30 euros tout compris

Pour vous inscrire :

Renvoyez ce bulletin accompagné d'un chèque à l'ordre de **aafc**

à **aafc**, Maison des Associations, Bte 51, 5 rue Perrée, 75003 Paris

avant le 22 mai

Attention : pour éviter la confusion et les problèmes de paiement, nous serons au regret de refuser tous ceux dont nous n'aurons pas reçu l'inscription et le chèque par courrier.

Précisez ci-dessous les noms et les prénoms du ou des participants :

.....
.....

A bientôt